

XYZ. La revue de la nouvelle

17 h 48 du matin

Mélissa Verreault



Numéro 145, printemps 2021

Je préférerais ne pas : la résistance passive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Verreault, M. (2021). 17 h 48 du matin. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 35–45.

17 h 48 du matin

Mélissa Verreault

LE CHAT QUI RONRONNAIT me réveilla en malaxant mon cuir chevelu de ses griffes affûtées. Il aime depuis toujours se réfugier dans ma tignasse ondulée, qui doit vaguement lui rappeler sa mère, ou peut-être une proie sauvage qu'il a jadis capturée. L'amour maternel, l'instinct de survie. Encore engourdie de sommeil, je n'avais pas la force de déplacer son corps chasseur, et il demeurerait sourd à mes implorations répétées.

— Pantoufle, arrête, tu me fais mal.

Les chats ne parlent pas français, les rêves non plus ; ils emploient un langage truffé de symboles abscons, de miaulements et d'images surréalistes. J'étais revenue de mon séjour aux confins de la nuit avec un puissant sentiment de défaite. Quelque chose m'avait échappé. Encore.

Soudain, une brèche de joie s'ouvrit en moi. Je pensai à Mathieu. Nous devions nous voir ce jour-là. Lorsque nous avions convenu du rendez-vous, telle une adolescente, j'avais dessiné un cœur autour de la date dans mon agenda. Dire que j'avais hâte tenait de l'euphémisme. Puis, le brouillard matinal se dissipa, et mes idées s'alignèrent sur la réalité : nous n'étions pas hier, mais bien aujourd'hui. Nous sommes toujours aujourd'hui.

J'avais déjà vu Mathieu la veille.

Comme prévu, nous étions allés prendre un verre après le souper. Comme prévu, le moment avait été agréablement euphémique. Mon excitation s'évapora, goutte d'eau sur un radiateur brûlant. Pendant quelques secondes, j'avais eu hâte à une rencontre qui avait déjà eu lieu. Ne m'en restaient que des souvenirs troubles et lents. J'avais à ce point profité du moment avec Mathieu que mon bonheur n'était pas parvenu à se frayer un chemin jusqu'à l'avenir, demeurant là où tout bonheur réel est confiné : dans le présent. La joie avait été si vive que la mémoire n'avait pas encore trouvé comment la

fixer en une image capable de résister. La crevasse de lumière se referma. La fulgurance m'avalait tout entière.

François m'apporta mon café au lit. Je pris une gorgée en me disant que c'était une gentille attention de sa part ; je gardai cette remarque pour moi. Après dix ans de vie commune, François et moi n'avions plus besoin de parler pour nous comprendre, nous nous le répétons souvent. « Merci » appartenait à ces vocables secrets que nous laissions rarement s'échapper. Bien entendu que nous étions reconnaissants. De la vie que nous menions, tranquille et confortable, de notre maison, coquette et chaleureuse, de nos enfants, douées et en santé, de notre amour, simple et durable. De telles évidences avaient-elles vraiment besoin d'être énoncées ? Peut-être que oui. Peut-être que certains mots doivent être prononcés à voix haute, sans quoi ils meurent, et avec eux l'amour qu'ils portent. Peut-être que nous avions tué le bonheur à force de ne pas le nommer.

— À quelle heure t'es rentrée hier ? Je t'ai pas entendue arriver.

— Je sais pas trop. Il devait être minuit environ.

J'étais revenue à minuit trente-trois minutes très exactement. J'avais remarqué l'heure sur mon cellulaire en écrivant un texto à Mathieu pour lui confirmer que j'étais chez moi, *safe and sound*. Il s'inquiétait toujours à mon sujet et aimait bien ponctuer ses phrases d'expressions anglaises, seulement pour la poésie des mots qui ne nous appartenaient pas. *Be careful... J'ai juste bu une bière, ça va aller !* Si j'avais voulu être prudente, je ne l'aurais jamais laissé entrer dans ma vie. Minuit trente-trois : ce n'était pas une heure pour faire un vœu. Qu'aurais-je pu souhaiter de toute façon ? J'entretiens bien quelques rêves, mais ils sont imprononçables. Des rêves à coucher dehors. Inadmissibles dans le cercle de la parole. Des vœux inavouables. Si Mathieu avait vraiment voulu me protéger, il ne m'aurait pas demandé la permission de m'embrasser.

Simone et Chloé vinrent me rejoindre dans le lit. Leurs
36 grands gestes de petites filles me firent renverser du café

sur les draps. Chorégraphie maladroite des jours d'usage. Ce n'était pas grave; j'eus le réflexe de les réprimander en criant. Je m'étais toujours dit que je serais une mère douce et posée, qui ne s'énerverait jamais pour des brouilles. Quelle folie de croire que la maternité modifierait ce que j'étais fondamentalement: crue et explosive. Marée qui monte, percute les remparts, se retire. Les enfants ne peuvent rien contre les forces de la nature, encore moins contre ses faiblesses.

Une faiblesse de la nature: voilà ce que j'étais.

Quand les yeux de Mathieu dressaient la topographie de mes failles intérieures, que ses mains enveloppaient mes contours comme le brouillard les flancs d'une montagne, que ses lèvres s'immobilisaient sur mon front en un baiser de fin du monde: j'étais une faiblesse de la nature. Quand François me caressait le cou et que mon corps se braquait, pareil à un lièvre stoppant sec sa course après avoir entendu un craquement; quand François me demandait si tout allait bien parce que, avait-il remarqué, mes gestes étaient plus brusques qu'à l'habitude, mes réponses, plus abruptes — ce corps maudit qui parle sans nous consulter; quand je lui mentais en disant que c'était seulement un peu de fatigue accumulée, à force d'essayer de gravir la colline escarpée des journées à n'en plus finir: j'étais une faiblesse de la nature.

La vie n'est qu'une longue accumulation de fatigue qui, négligemment, nous mène à la mort, alors la fatigue n'excusait rien.

Un rire en chœur sortit de la bouche de mes enfants.

— Maman, pourquoi t'es toute nue ?!

— Je suis pas nue: j'ai mis mon pyjama en peau !

Rire choral, encore.

La vérité: plus rien ne saurait cacher mes contradictions, mes chéries.

Ça sentait le brûlé. J'enfilai mon peignoir pour aller voir dans la cuisine ce que François tramait.

— Je voulais vous faire une surprise, mais clairement, j'ai pas ton talent avec les crêpes.

— L'important, c'est d'essayer, comme on dit toujours aux petites.

— Vas-tu essayer de les manger, donc ?

— Hum... Je préférerais pas.

— Tu fais sans doute bien.

— Désolée...

— Je...

— ... mon amour.

Une longue pause s'inséra entre le début et la fin de ma phrase — finale pour la forme qui ne trompait personne. Le « je » de François resta en suspens. Il disposa de sa pile de crêpes cramées dans le compost. De ses ratages naîtraient les fleurs du printemps, belles comme tout ce qui pousse après les grands vides. L'hiver approchait, je n'étais pas prête. Je me sentais déjà ensevelie, nul besoin que la saison en rajoute une couche.

Nous mangeâmes des toasts au beurre de *peanut* sur lesquelles François avait dessiné des bonshommes sourires à l'aide d'un cure-dent, histoire de quand même souligner qu'il ne s'agissait pas d'un simple déjeuner de semaine. François tient à ce genre de distinction. Délimiter l'extraordinaire. Je ne pouvais m'empêcher de voir ça comme une manière de marquer son territoire.

— Les cocottes, préparez-vous, il faut partir bientôt. Et nettoyez-vous bien la bouche, d'un coup qu'un petit ami est allergique aux arachides.

— Oui-maman-d'amour-meilleure-petite-maman-de-l'univers !

— Partir bientôt pour aller où ?

J'avais tendance à oublier ce qui avait déjà eu lieu ; François, lui, oubliait ce qui était à venir. Les jumelles avaient été invitées à une fête, pour l'anniversaire de Cora-Lee ou d'Amé-Lee, je ne savais plus. Pourquoi les gens tiennent-ils à exprimer leur originalité en orthographiant un nom propre commun de manière inusitée ? Ils crachent ensuite sur les artistes, les sans-abri et autres marginaux, leur reprochant de

est de sauver les apparences, d'avoir l'air de quelqu'un qui sait : où aller, le sens de la vie, les motifs du ciel, les raisons de la lune.

Je vérifiai sur l'application de géolocalisation l'emplacement de la maison de Cora-Lee ou Amé-Lee. Il suffisait de marcher dix minutes et nous y serions ; j'ordonnai aux petites de monter dans la voiture et je les autorisai à ne pas boucler leurs ceintures de sécurité. Les jumelles crièrent de joie. Appeler sa fille Amé-Lee est probablement beaucoup plus dangereux que de parcourir sept cents mètres en voiture sans s'attacher. Dans les deux cas, l'illusion reste la même : celle de détenir un pouvoir sur sa vie.

Le carton d'invitation, en forme de licorne, avait été découpé dans un papier rose et saupoudré de paillettes argentées. *Girls will be girls and all that shit*. Nous sommes arrivées à l'adresse inscrite sur la licorne genrée en un morceau et en avance. Les autres parents aussi étaient déjà stationnés dans l'entrée, prêts à se délester de leur progéniture surexcitée.

Les cinq heures de silence qui se profilaient devant moi me semblaient trop belles pour être vraies. Tellement belles, et possibles, et tangibles qu'elles en devenaient insupportables. Je décidai d'aller au supermarché. J'étais une fugitive en cavale.

Je téléphonai à François pour ne pas qu'il s'inquiète. Fugitive empathique.

— Ah, je croyais que tu rentrerais tout de suite après avoir déposé les petites...

— Bien, je me suis dit, tant qu'à être sortie...

— Essaie de faire vite. Si tu peux. Je veux dire, prends ton temps, mais...

— Oh, je vois.

François s'était clairement dit qu'on pourrait profiter de l'absence des enfants pour être des adultes consentants qui pratiquent leur consentement. Un remords m'envahit. Je me trouvais déjà dans le stationnement du Maxi. Nous avions si peu souvent l'occasion de faire l'amour sans être

pressés, ou fatigués, ou pris en flagrant délit, ou toutes ces réponses. J'éteignis le moteur de la voiture, et je pénétraï dans le supermarché.

Je parcourus la section des fruits et légumes en me demandant ce qu'on pourrait bien manger pour souper. Pâté chinois végétarien ou fusillis au pesto ? Omelette aux épinards ou risotto aux champignons ? Rester avec mon mari ou le laisser ? Ce soir-là, on mangerait des restants. Après avoir ingéré du gâteau et des bonbons tout l'après-midi, les jumelles n'auraient pas faim. Du réchauffé ferait l'affaire. Dans les allées du supermarché, tout était calme. Je ne me doutais de rien. Ce fut seulement en voyant les cordons de sécurité devant les caisses que je compris : un événement exceptionnel était en train de se dérouler.

Une mégapromotion !

Des prix incroyables sur les jus en boîte, les croustilles, les filets de porc et les pommes de terre !

Du jamais vu !

La bonne nouvelle m'avait échappé puisque je me donne bonne conscience en n'acceptant plus que soient déposées chez moi les circulaires. Les clients opéraient une coupe à blanc dans les rangées du Maxi. Les tablettes vides me renvoyaient ma propre image. Je cherchai les jus en rabais, ne pus m'empêcher d'en prendre une caisse. Une honte sourde vibra en moi. Je n'étais différente de personne. Ce qui était bon pour moi n'était pas nécessairement ce que je désirais. Et vice-versa.

Venu le temps de payer, la file était interminable, mais le chaos, contrôlé. Un jeune employé nous indiquait dans quel rang nous insérer. Aucun débordement. Par texto, j'envoyai une photo de cette frénésie à Mathieu, qui me répondit sur-le-champ.

Les gens sont fous.

Autant que nous ?

Moi et ma manie de creuser là où il n'y a rien à découvrir. J'espérais secrètement qu'il ne relèverait pas mon commentaire.

40 *Mais nous, on s'aime, c'est pas pareil.*

Mathieu savait comment me tuer. De petits coups, lents et calculés. Une mort langoureuse.

Devant la pénurie de chariots, l'homme à mes côtés s'était résigné à prendre un de ceux munis d'un banc pour bébé et destinés à faciliter le magasinage des jeunes parents. Il semblait frôler la cinquantaine et n'avoir jamais procréé — sauf peut-être une fois, par accident. Plutôt qu'un poupon, trois filets de porc se reposaient dans le siège rouge. Les larmes me montèrent aux yeux. François s'était fait vasectomiser trois mois plus tôt. Nous étions convaincus de ne plus vouloir d'enfants. Si Mathieu et moi avons un enfant, nous l'appellerions Élie. Cela convenait autant pour une fille que pour un garçon. Mais cela ne convenait pas, point. La magie et les convenances ne se rencontrent nulle part sur la carte muette des désirs. Les passions ne peuvent que tourner sur elles-mêmes, jusqu'à se dissoudre dans leur propre révolution. Il faut choisir un seul objet de prédilection et s'y tenir. Le beurre ou l'argent du beurre. *Tu ne peux pas tout avoir, Camille*. Ma mère, dans ma tête, en boucle, me répétait mon inadéquation.

Je regagnai ma voiture. Son habitacle me semblait plus petit. Sans doute étaient-ce mes fantasmes d'une vie autre qui prenaient de l'expansion. Je brûlai un feu rouge. Ma révolte n'avait plus de limite.

En rentrant à la maison, je trouvai à nouveau François dans la cuisine. S'étant départi de ses vêtements, il n'avait conservé que son tablier. Difficile de retenir mon fou rire.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je sais peut-être pas comment faire cuire des crêpes, mais je sais faire des maudits bons cunnilingus par contre.

Cette fois, incapable de me contenir, je m'esclaffai.

François me poussa contre la table, me força à m'y étendre. Mon amusement se transforma en gloussement de plaisir dès que ses lèvres frôlèrent mon clitoris. Je chassai tant bien que mal les images de Mathieu qui tempêtaient dans ma tête. Je désirais atteindre l'orgasme sans recourir à son fantôme.

Après avoir parcouru mon abdomen avec sa langue, François suçà mes mamelons un à un, goulûment, lécha mon 41

cou, mordilla mon menton, laissa une trace de salive sur ma tempe, empoigna mes cheveux et murmura des paroles dont le sens m'échappa. Je m'en foutais, je voulais qu'il me baise. Qu'on ne fasse pas d'enfants comme il se devait. Les ongles enfoncés dans ses fesses, je l'obligeai à me pénétrer. Il feignit de résister, puis s'engouffra totalement en moi. Les yeux fermés, il fit danser son bassin au rythme d'une musique qui n'existerait jamais. Derrière ses paupières closes, il leva les yeux au ciel. Son désespoir m'excita. Ou peut-être était-il en train de prier. C'eût été un bon moment pour devenir croyante. Ailleurs, la beauté se tarissait. Je lui demandai d'accélérer la cadence, puis de ralentir. Je savais rarement ce que je voulais ; je préférais m'adapter aux circonstances en me faisant croire qu'elles me seyaient. Dans une mélodie arhythmique, François abdiqua de plaisir. Sa foi s'évapora. Son corps athée, avachi sur ma poitrine, m'empêchait d'avoir accès à ma main droite. Je me résignai à utiliser mon index gauche pour titiller mon clitoris. À force de mouvements circulaires répétitifs, je jouis. Quelque part, dans une dimension où la fidélité n'était pas la démonstration ultime de l'amour, Mathieu jouit aussi.

François se retira de moi. Dans cette fraction de seconde entre le coït et l'absence me revint un souvenir franc : la sensation froide que j'avais éprouvée lorsque à la suite d'une fracture, après cinq semaines de confinement dans un bandage, on avait extrait les deux clous destinés à maintenir les os de mon poignet dans le bon alignement afin qu'ils guérissent droits, solides, fiers. On ne gelait pas les patients pendant une telle manœuvre, qui ne durait que quelques secondes. L'orthopédiste m'avait invitée à prendre une grande inspiration. J'avais avalé tout l'air disponible dans la petite salle de chirurgie éclairée aux néons ; les clous avaient été extirpés de ma chair dans un mouvement succinct, une succion. Baiser inversé. J'avais senti tous mes tissus se refermer subitement, muscles, derme, épiderme, pour éviter que ne s'infilte par cette brèche un ennemi diffus.

Je remis ma petite culotte en place et descendis de
42 mon piédestal. J'étais une mauvaise épouse. Le sperme de

François coula dans mon sous-vêtement. Que restait-il de nous ? Dans quelle partie de l'univers qui n'a jamais fini de s'étendre nous cachions-nous ? Les étoiles sont reliées par le vide ; nous étions des étoiles.

À quoi bon regarder si c'était pour ne récolter que des questions ? se demandaient mes yeux dans le miroir de la salle de bains. Les fesses en équilibre sur le rebord de la baignoire, je fis couler l'eau froide jusqu'à ce qu'elle soit plus froide encore ; j'imbibai une débarbouillette avec laquelle je nettoyai délicatement ma vulve. Le mot rebondit à plusieurs reprises contre les parois de mon cerveau. *Vulve, vulve, vulve*. À l'école, on avait appris à Simone et Chloé qu'il s'agissait d'un « mot de toilette ». J'enrageai à l'idée que mes filles devraient, à mon instar, vivre leur sexualité dans un monde qui préfère le mot *chatte* au mot *vulve*. Je n'étais pas une chatte, nous n'étions pas des chattes, nous étions des louves. *Wolves, wolves, wolves*.

— Je vais faire une sieste, tu viens avec moi ?

— Je te rejoins dans deux minutes.

Je me déshabillai et m'endormis sur le lit encore défait du matin avant même que François n'ait le temps de s'allonger à mes côtés. Je rêvai au noir, qui n'est pas une couleur, mais l'absence totale de couleur, ne rendant ainsi aucune nuance possible. Serais-je donc obligée de faire un choix ?

Mes paupières s'ouvrirent sur les chiffres bleus du cadran : *17 h 48 du matin*, pensai-je. Comment était-ce possible ? Tout était possible. Je venais de me réveiller, ce serait bientôt la nuit, et Pantoufle le chat gris ronronnait dans mes cheveux.

Mon souffle se bloqua soudain sous l'effet de la panique.

— Les jumelles !

Personne ne répondit à mon cri d'affolement.

J'étais censée aller récupérer les enfants à leur fête d'amis à 16 h 30. De l'après-midi, non pas du matin. Dans cette dimension de la réalité où j'étais une mère, une épouse, une ménagère, j'avais failli à mes responsabilités. Sans même prendre la peine de m'habiller, je sortis de la chambre en courant, traversai le couloir — vide —, la cuisine — vide, 43

étoile —, le salon — vide, étoile, vide ; je dévalai les escaliers jusqu'au sous-sol, où je trouvai François affalé sur le divan. Avec Simone et Chloé.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Tous trois me dévisagèrent d'un regard à la fois aimant et réprobateur.

— Toi, qu'est-ce que tu fais là, mon amour ?! Va t'habiller !

Contre l'obscurité d'octobre, ma nudité fluorescente scintillait comme une luciole.

— Qui est allé chercher les petites ?

— Moi, c't'affaire !

— Comment, tu...

— Tu dormais tellement bien, je voulais pas te déranger. J'ai commandé de la pizza pour souper, elle devrait arriver bientôt.

— Je... je vais aller faire une promenade avant le repas, d'accord ? Juste quinze minutes.

— Tout ce que tu veux.

Tout ce que je veux. Peut-être François comprendrait-il. Peut-être serait-il d'accord. Peut-être était-ce moi qui étais trop faible pour m'imaginer avoir tout ce que je voulais en même temps. Cela prendrait du courage, comme tout ce qui relève de la transparence. Cela commencerait par un mot : *nous*.

Je marchai jusqu'au dépanneur, où je me procurai deux livres de beurre. Je tendis un billet de vingt dollars au commis en lui mentionnant de garder le change. *Le beurre et l'argent du beurre*. Peu habitué à recevoir du pourboire, il ne sut pas trop quoi en faire. Il déposa les pièces dans le tiroir-caisse. J'acceptais enfin le déséquilibre comme preuve incontestable de ma liberté.

Sur le chemin du retour, mes doigts menaçaient de se détacher de mes paumes. Ne trouvant qu'un seul gant dans la poche de mon manteau, j'envoyai un texto à Mathieu.

Tu viens bruncher à la maison demain ?

À la maison ? Avec ton mari ?!

Je souris.

Oui, avec François. Je vais aller porter les enfants chez ma mère et faire des œufs bénédicte. Je viens d'acheter ce qui manquait pour concocter une sauce hollandaise maison.

En quel honneur ?

En l'honneur que je vous aime. Tous les deux.

Je ne suis pas sûr de comprendre ce qui se passe, mais...

À quelle heure tu veux que j'arrive demain ?

17 h 48.

C'est pas un peu tard pour un brunch ?

Non. 17 h 48 du matin.